

LA FUITE DE KENAN

Il y a cinquante jours que Kenan ag Tissi s'est enfui du douar Medjada, près de d'Orléansville, où il était interné. La nouvelle n'en a pas paru croyable d'abord. Elle est très certaine.

Il est à penser qu'il est maintenant chez lui, et qu'il se repose de ses fatigues sous sa tente. Il ne nous devra rien. Les Chaanba qui l'avaient pris, comme il venait de leur enlever des chameaux, l'ont désarmé, puis ont tiré sur lui, et lui ont cassé une main. Nous ne lui avons pas coupé la tête, mais nous l'avons tenu captif pendant trois ans. Un Français a eu la caprice de lui montrer Paris, mais ensuite on l'a bloqué chez un chef arabe, à peu près sans espoir. J'analyse ses sentiments. Dans son âme et conscience il n'est engagé envers aucun de nous, pas même envers moi qu'il appelait dans la dernière lettre qu'il ait écrite « son cher ami »

Son évasion, qui va devenir légendaire dans le Sahara central, témoigne d'une rare audace. Le 22 octobre dernier, il a fait seller par son nègre, Bou Setta, les deux meilleurs chevaux du qaïd Si Henni, son gardien et son hôte. Tous deux se sont armés de bons fusils, et sont sortis de la cour du bordj. Un serviteur qui dormait en travers du chemin leur a demandé ce qu'ils faisaient : ils ont répondu qu'ils allaient au village de Lamartine précéder le qaïd. A peine dehors, ils ont poussé leurs solides montures, deux bêtes grises inscrites sur le stud-book du département, dans le sentier qui descend vers Orléans ville. Une fois en plaine, ils ont pris le galop, et alors Dieu sait le chemin qu'ils ont pu faire, ayant la prison dans le dos et la liberté devant les yeux. Ils avaient franchi au moins 60 Kilomètres quand l'homme devant ils avaient passé avertit son maître, au lever du soleil. On s'émut, on envoya prévenir le sous-préfet d'Orléans ville qui télégraphia à Alger , à Ténès ou à Tiaret et les télégrammes furent portés de ci et de là, dans la journée, par des gardes champêtres. Croyez bien qu'à midi mes deux gaillards dormaient tranquilles dans un ravin discret, tandis que leurs chevaux mangeaient leur orge.

Quelle route ont-ils prise ? Personne ne le peut dire encore. Ils sont allés ou dans l'Ouest vers le Maroc, ou dans le Sud du côté des Aoulâd Sidi Cheikh. Dans le premier cas, ils ont traversé tout le département d'Oran, peuplé de Français, d'Arabes et d'Espagnols, parsemé de villages et de fermes, entrecoupé de voies ferrées et de lignes télégraphiques. Dans le second, ils se sont lancés, en contournant l'Ouarensenis, à travers des steppes presque vides sans doute, sans chemins tracés, et comme infinis, mais toujours avec la chance de tomber sur des

gens capables de les livrer à l'autorité française. Ils ont couru d'un côté comme de l'autre un tel risque que leur décision seule paraît incroyable.

Je me rappelle bien ma dernière entrevue avec Kenan au mois de juillet dernier. Bien qu'il ne soit pas aisé de lire dans l'âme d'un Targui, je puis affirmer qu'il était profondément triste et découragé. Je n'ai vu passer dans ses yeux aucune lueur d'espérance. Je le sais capable d'une dissimulation féline autant que d'une audace folle, mais, assis en face de moi dans le jardin du qaïd Sidi Henni, il l'abandonnait. Emacé dans sa longue robe bleue, se levant et marchant avec une extrême lenteur, il était l'image même de la lassitude, et je ne puis croire qu'il eût alors conçu la possibilité de fuir. Nous regardions ensemble la plaine de l'Ouest, bientôt limitée par des chaînons de hautes collines, sillonnée par la route et le chemin de fer d'Oran, occupée par Orléans ville, puis derrière Orléans ville, des gradins fauves, élevés les uns au-dessus des autres jusqu'à la barrière bleue de l'Ouarensenis, et il me disait : « Pourquoi me retient-on pas tué ? pourquoi ma faire périr ainsi sans honneur ?

Quelqu'un lui a rendu ses forces, quelqu'un lui a dit qu'il pouvait fuir, quelqu'un lui a préparé ses étapes avec un soin étonnant et une connaissance infailible du pays. Mais qui ? Bou Setta, son nègre ? Il parle à peu près l'arabe, mais son arabe pouvait lui servir tout juste à demander un renseignement et à se faire arrêter. Il ignorait absolument s'il fallait prendre à droite ou à gauche pour éviter les pièges tendus autour d'eux. Il n'a fait que seller les chevaux et bourrer deux ou trois petits sacs de provisions. Encore a-t-il eu la maladresse d'en laisser tomber un, comme il sortait de la cour du bordj.

Pour moi, l'auteur de ce coup hardi est Abd-ès-Salam, et je vous donne ma conjecture pour ce qu'elle vaut. Elle ajoutera, si elle se vérifie, un chapitre nouveau à ce roman d'aventures qui part du milieu du Sahara pour y revenir, en passant par la prison de Bab-Azzoun, les Champs-Élysées et l'exposition universelle.

Abd-ès-Salam est ce jeune guide, Chaanbi d'origine, âgé de dix-huit ans en 1887, qui a conduit l'expédition des Taïtoq dont Kenan faisait partie, depuis l'Adrar-Ahenet jusqu'à deux journées au nord d'El-Goléa, sur une longueur de 800 kilomètres. C'est lui qui leur a conseillé de se séparer en deux troupes pour revenir, et il est resté avec la seconde qui fut si maltraitée. Fait prisonnier avec ses compagnons, il n'a échappé aux balles des Chaanba qu'en s'accrochant à la robe de Kenan, au moment où Kenan lui-même était sauvé par miracle. On le regardait, au fort Bab-Azzoun, comme un serviteur de peu d'importance, mais il avait à cœur de réparer, s'il était possible, l'échec dont il était un peu responsable. Kenan lui était particulièrement cher : il le servait avec la soumission entière et la rude familiarité des dévouements barbares, l'appelant toujours « le pauvre Kenan » quand il en parlait.

Or, Abd-ès-Selam avait été envoyé dans un pénitencier, près de Sidi-bel-Abbès, en même temps que les trois Touaregs qui nous restaient au mois de mars dernier étaient dispersés chez des qaïds indigènes, l'un à Tablat, l'autre à Akbou, Kenan à Orléans ville. Il n'avait pas tardé à s'en échapper, et, dès la fin d'août, il pouvait gagner la frontière du Maroc, puis retourner chez son père à In-Salah. J'imagine qu'il n'en a rien fait, et que, s'il a franchi la frontière, en quelque sorte, du premier bond, il est rentré dans le département d'Oran avec l'idée de rendre à Kenan ce qu'il lui devait, en le délivrant. Il lui était bien facile de circuler, couvert de ses guenilles arabes, dans les marchés ou dans les douars de tous les misérables indigènes qui ne sont pas payés pour nous être agréables. Il n'avait même pas besoin de la franc-maçonnerie d'une confrérie religieuse pour préparer deux ou trois gîtes sûrs au neveu d'Ag Kerrazi, *amr'ar* des Taïtoq. Les étapes réglées, il sera venu chez Si Henni, comme un mendiant ou comme un hôte d'aventure. Là il aura vu Kenan, et d'un simple clignement d'œil il lui aura fait comprendre qu'il n'avait pas à le reconnaître. Tel est le sang-froid des hommes de cette race habitués aux plus grands périls. Il lui aura dit ensuite, en causant sans crainte, assis à côté de lui au pied d'un mur : « Fuis demain, après demain, quand tu le pourras, dans la nuit peu importe le moment. Tu me trouveras au pied de la colline, et je répons du reste. » Kenan se sera tourné vers Bou Setta, et lui aura ordonné de faire le nécessaire. Il les récompensera tous deux là-bas en traitant l'un comme un homme libre et l'autre comme un noble, ou même il trouvera suffisant de leur dire « merci », les mœurs primitives des époques héroïques n'admettant pas le marchandage. Le serf sauve le noble captif, le noble se jette devant le serf dans une bataille : au fond, ils ne s'obligent ni l'un ni l'autre, parce qu'ils se conforment simplement à leurs devoirs réciproques, et, si nous ne les comprenons plus, c'est que nous sommes maintenant très loin de nos ancêtres, à je ne sais combien de siècles de Richard Cœur de Lion et de Blondel.

E. M.

(*Journal des Débats*, lundi 15 décembre 1890).